

jusque-là si étrangement mépris et qu'il avait si fortement condamnés.

Le lendemain, Louise de Niverville laissait Valmont, et son tardif prétendant n'avait pas encore ouvert la bouche. Le sens d'honneur délicat qui le distinguait, la chevaleresque générosité de son cœur avaient montré au jeune de Mirecourt qu'il n'était plus libre, qu'il appartenait de droit à celle qui lui avait prodigué, sans qu'il l'eût cherché, sans qu'il l'eût demandé, le riche trésor d'un secret amour.

Aussi, après une semaine de paisibles réflexions qui lui firent voir qu'une sympathie véritable pour Mademoiselle de Niverville n'avait jamais pris racine dans son cœur,—après une semaine pendant laquelle Corinne sembla avoir pris à tâche de l'éviter, luttant, comme une femme peut seule le faire, contre cette affection qui devenait chaque jour plus intense et plus profonde ; —un soir que la jeune fille était dans l'encadrement d'une fenêtre, regardant silencieusement au dehors les flocons de neige qui tombaient, il s'approcha d'elle, et, sans plus de préambules lui demanda de vouloir bien être sa femme ?

A cette demande, elle devint terriblement pâle, et, après quelques instants d'un silence plein d'émotion, elle murmura :

—Puis-je être, moi pauvre fille, puis-je être l'épouse que votre mère choisirait et qui vous vaudrait l'approbation de vos amis ?

—Ce n'est pas ce que je te demande, chère Corinne. Je ne me marie pas pour complaire à mes amis ni à ma mère, et d'ailleurs, celle-ci m'aime trop pour objecter au choix que je ferai. Ainsi, dis-le moi franchement : m'aimes-tu assez pour devenir ma femme ?

Doucement et presque en hésitant, comme si elle eût craint de livrer le secret qu'elle gardait depuis si longtemps, Corinne laissa échapper la petite monosyllabe *oui* ! et quelques se-